



**HAL**  
open science

## Pour une cité joyeuse

Laure Ribeiro

► **To cite this version:**

Laure Ribeiro. Pour une cité joyeuse: La reconquête de la rue par l'enfant. Le visiteur, 2022, 27, pp.61-73. hal-04062094

**HAL Id: hal-04062094**

**<https://hal.science/hal-04062094>**

Submitted on 7 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# Pour une cité joyeuse

## La reconquête de la rue par l'enfant

Laure Ribeiro

« Nous n'avons pas le droit d'attendre que l'enfant redécouvre la ville, sans avoir nous-mêmes le désir que la ville redécouvre l'enfant. »

Aldo Van Eyck<sup>1</sup>

« Non une corvée, mais un plaisir ardemment désiré, j'étais souvent chargé d'acheter du poisson et de le ramener à la maison. Cela impliquait tout ce qui suit : marcher jusqu'à la gare cinq à dix minutes, acheter un ticket, regarder le train à vapeur faire son chargement de charbon, monter dans le train, suivre le pont surplombant les eaux peu profondes, quitter le train au terminus, me balader et à l'occasion entrer dans le musée de la pêche, traverser le parc du centre-ville où des militaires jouaient de la musique, ou bien passer par la caserne des pompiers, continuer vers la vieille ville, explorer le marché aux poissons et la flotte de pêche, sélectionner le poisson, négocier puis rentrer à la maison<sup>2</sup>. » Ce témoignage est celui du biologiste Albert Parr se remémorant sa vie à quatre ans dans une ville de Norvège au début du **XX**<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, laisser son enfant se promener seul à quatre ans paraît insensé pour toutes sortes de raisons, notamment la peur des accidents et des agressions, et le manque de confiance dans les capacités d'orientation de l'enfant. À Paris, on commence à se déplacer seul à partir de onze ans seulement<sup>3</sup>. Différentes études anglo-saxonnes<sup>4</sup> ont révélé qu'entre 1970 et 1990 la présence des enfants dans l'espace public a notablement baissé, tout comme la fréquence de leurs déplacements sans adultes. Ces dernières années, l'attrait pour le numérique et la peur suscitée par la pandémie ont encore accentué ce phénomène. Pourtant, la rue a été un terrain

---

<sup>1</sup> Conférence donnée au Marcati Hall en 1962, traduit du néerlandais par Anne Lucie Voorhoeve, publiée dans l'ouvrage de Vincent Romagny, *Anthologie. Aires de jeux d'artistes*, Gollion, InFolio, 2010, p. 105.

<sup>2</sup> Colin Ward, *The Child in the City*, Londres, Architectural Press, 1978 ; *L'Enfant dans la ville*, traduit de l'anglais par Léa Nicolas-Teboul, Paris, Eterotopia France, 2020, p. 38.

<sup>3</sup> Clément Rivière, « Du domicile à la ville : étapes et espaces de l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants », *Espaces et sociétés*, 2017/1-2, n<sup>os</sup> 168-169, p. 172.

<sup>4</sup> Lia Karsten, « Mapping Childhood in Amsterdam: the spatial and social construction of children's domains in the city », *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 93-3, 2002, p. 231-241 ; Sarah L. Holloway et Gill Valentine, *Children's Geographies: Playing, Living, Learning*, Londres, New York, Routledge, 2000.

d'exploration et de jeu libre pour les enfants au début du **XX<sup>e</sup>** siècle. Jane Jacobs a décrit leurs activités dans les rues de Greenwich Village en 1920 : « Ils pataugent dans les flaques, écrivent à la craie, sautent à la corde, font du patin à roulettes, jouent aux billes, discutent entre eux, montent sur leurs échasses, décorent leurs caisses à roulettes, montent et descendent en courant... L'attrait de ces activités tient en partie au sentiment de liberté qu'éprouvent les enfants en parcourant les rues dans tous les sens, au lieu d'être enfermés dans un endroit qui leur



est strictement réservé<sup>5</sup>. »

Pourquoi les enfants n'éprouvent-ils pas ce « sentiment de liberté » dans les *espaces réservés* apparus plus tard aux États-Unis comme en Europe ? À Paris, les aires de jeu sont séparées de la rue ou du parc par une clôture plus ou moins haute, donnant le plus souvent accès à un univers régi par des normes garantissant la sécurité de l'enfant. Le mobilier est identique d'un pays à l'autre. Sa forme guide et contraint le mouvement, suggérant une action univoque, empruntée à des images stéréotypées : le toboggan pour glisser, la voiture pour conduire, le château à conquérir. Les *espaces réservés* bâtis et les établissements accueillant les enfants sont rarement ouverts sur la rue. Ainsi la crèche de la rue Saint-Maur à Paris, conçue par Christian Hauvette, offre à l'espace public un voile de béton convexe et opaque. Ce voile a été décrit comme une « évocation des rondeurs de la fécondité, ce ventre minéral protège les enfants des turbulences de la ville<sup>6</sup> » ou

---

<sup>5</sup> Jane Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities. The Failure of Town Planning*, New York, Random House, 1961. Édition consultée : *Déclin et survie des grandes villes américaines*, traduit de l'américain par Claire Parin-Sénémaud, Liège, Mardaga, 1991.

<sup>6</sup> Plaquette CIM Béton, 2009, propos anonyme.

présenté comme un « bouclier, coffre-fort<sup>7</sup> », notamment par Éric Lapierre et Martin Hervé, autant d'adjectifs qui affirment un antagonisme implicite entre rue et enfance. Cet antagonisme peut aussi se manifester par l'installation d'objets faisant rupture dans la continuité de l'espace public, par exemple la girafe jaune de taille réelle disposée dans la cour d'une crèche réalisée par l'atelier Hondelatte Laporte sur l'île Seguin, et qui fait référence à la girafe Sophie, best-seller des jouets pour très jeunes enfants.

Pour l'enfant, la liberté d'explorer les rues de la ville et d'y jouer spontanément a été perdue entre le début du XX<sup>e</sup> siècle et les années 1990. Or, selon Donald Winnicott<sup>8</sup>, Kevin Lynch<sup>9</sup>, Louise Chawla et d'autres chercheurs, c'est par l'exploration et le jeu libre que l'enfant entre six et dix ans construit sa représentation de l'espace et sa sociabilité, formant le socle de la confiance en soi. Interroger les raisons de cette mise à l'écart de l'enfant par rapport à la ville représente un enjeu majeur pour le développement de l'enfant. Cela pose aussi la question de savoir quelle vie sociale peut se déployer dans les espaces publics. Les enfants devraient-ils en être exclus ?

Une des principales transformations de la rue entre les années 1930 et 1960 est bien sûr son envahissement par la voiture. Le Corbusier déclarait en 1922 à propos des Champs-Élysées : « On sort de chez soi et la voûte passée, sans transition, nous voici tributaires de la mort : les autos passent. Vingt ans en arrière, la chaussée nous appartenait : on y chantait et on y discourait. » Selon Philippe Ariès, « c'est bien la voiture qui a poussé les familles populaires à empêcher leurs enfants de jouer dans la rue comme ils en avaient gardé l'habitude malgré la police et ses interdictions. La peur de l'accident a fait plus que celle d'une police dont on savait s'accommoder<sup>10</sup>. » Outre la confiscation de l'espace de la chaussée par la voiture, la rue a perdu son rôle d'espace social où artisans, commerçants, mères au foyer, vieillards ou personnes désœuvrées veillaient ensemble sur les enfants, intervenant en cas d'agressions ou d'égarement. Jane Jacobs a analysé comment les enfants jouaient couramment dans les rues dans le quartier populaire et dense de North End à Boston et comment cela a été jugé insalubre et dangereux par

---

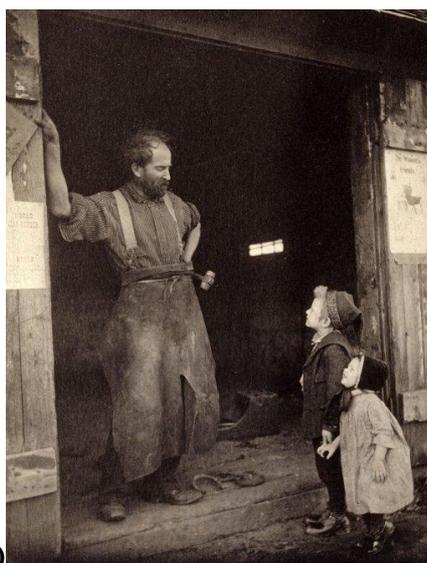
<sup>7</sup> Éric Lapierre, *Guide d'architecture Paris : 1900-2008*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2008.

<sup>8</sup> Donald Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, traduit de l'anglais par Claude Monod et J.-B. Pontalis, Gallimard, 1975 (*Playing and Reality*, 1971), réédité en Folio, 2004.

<sup>9</sup> Kevin Lynch, *Growing up in Cities*, Cambridge, MIT Press, 1977.

<sup>10</sup> Philippe Ariès, « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », *Urbis*, n° 2, 1979, p. III-XIV, p. 8.

certain urbanistes et promoteurs, alors que les statistiques révélaient un taux de mortalité



infantile et d'agression inférieur au restant de la ville)

Outre l'invasion de la voiture, c'est l'urbanisme de secteur qui, selon Jane Jacobs, a détruit l'espace social de la rue. Une fois les commerces déplacés vers les *centres commerciaux*, les activités vers les *zones d'activités* ou vers le *quartier d'affaires*, la rue est réduite à la seule fonction résidentielle ; l'insécurité y augmente, justifiant alors l'éloignement d'une partie de la population vers la périphérie, dans les barres et tours bordés de larges avenues et d'espaces verts. Philippe Ariès, évoquant l'analyse de Richard Sennett pour la ville de Chicago, décrit ce phénomène : « La seconde étape a été la migration hors de la ville traditionnelle, quadrillée de rues, sièges d'une activité, d'une sociabilité. La ville telle qu'on l'a héritée du passé est devenue un repoussoir. On peut encore y aller travailler, on ne peut plus y habiter. On habitera autant que possible dans la nature à la campagne<sup>11</sup>. » Philippe Ariès a décrit ce même phénomène pour la ville de Paris : « La rue est immorale tant qu'elle est un séjour. Elle n'échappe à l'immoralité qu'en devenant un passage, et en perdant dans l'urbanisme des années 1930-1950 les caractères et les tentations du séjour<sup>12</sup>. » Aux États-Unis, la rue est perçue comme immorale dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières aires de jeu ou *playgrounds* sont créées par des associations philanthropiques pour



protéger et contrôler les enfants.

---

<sup>11</sup> Philippe Ariès, « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », *op. cit.*, p. 7.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 1.

Teddy Roosevelt déclarait en 1907 : « Les rues des villes ne sont pas des terrains de jeu satisfaisants, les jeux y sont contraires à la loi, la rue est une école du crime<sup>13</sup>. » Selon Philippe Ariès, la classe bourgeoise parisienne a commencé à percevoir l'enfant des rues comme une menace dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les enfants des classes populaires qui travaillent et vivent de petits larcins sont alors chassés de la rue et menés en prison. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'exode rural et l'industrialisation, le nombre de ces enfants vivant dans la rue augmente. Ils travaillent dans les usines et participent aux révoltes avec leurs aînés, comme lors de la Commune.

La ville est un lieu d'émancipation possible. Dans *Le Droit à la ville*, Henri Lefebvre a mis en lumière la manière dont les travaux d'Hausmann ont constitué une autre réponse à cette tentative d'émancipation : « Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la démocratie d'origine paysanne dont l'idéologie anima les révolutionnaires de la Commune aurait pu se transformer en démocratie urbaine. Ce fut et c'est encore pour l'histoire un des sens de la Commune. Comme la démocratie urbaine menaçait les privilèges de la nouvelle classe dominante, celle-ci l'empêcha de naître. Comment ? En expulsant du centre urbain et de la ville elle-même le prolétariat, en détruisant l'urbanité<sup>14</sup>. » Aux États-Unis comme en Europe, le retrait des enfants de la rue s'est opéré parallèlement à l'affirmation de la domination de la classe bourgeoise sur la classe prolétaire.

Cependant, l'enfant était déjà un objet d'ostracisation avant l'arrivée en ville des classes populaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (les immigrés aux États-Unis, les paysans à Paris). La méfiance de l'enfant incontrôlable est plus ancienne encore et la représentation de l'enfant que se font les philosophes grecs est assez éclairante à cet égard. Pour Aristote, la valeur de l'enfant est proche de celle de l'animal puisqu'il ne maîtrise pas le raisonnement. Voilà de quoi leur refuser même la capacité d'agir : « Car, pour nous, le petit enfant ou la bête n'agissent pas et l'on n'agit vraiment que du moment qu'on passe par un raisonnement<sup>15</sup>. » L'analyse de Laetitia Monteils-Laeng est à ce sujet très éclairante : « On pourrait s'attendre à ce que la figure de l'enfant, en tant qu'être non dénaturé par la société, ses préjugés et ses conventions artificielles, soit investie d'une signification au moins positive, voire même, en tant qu'être proche de la nature, considérée comme un modèle. Il n'en est rien. Le traitement de l'enfance au sein du corpus aristotélicien constituerait même une limite au naturalisme de son éthique, Aristote semblant se ranger du côté de ceux qui sont agacés par l'impétuosité et la vivacité enfantines<sup>16</sup>. » La différence de proportions entre la morphologie de l'enfant et celle de l'adulte inspire à Aristote cette

---

<sup>13</sup> Theodore Roosevelt, Washington Playground Association, *Presidential Addresses and State Papers*, « 16 février 1907 », New York, Homeward Bound and Review of Reviews Co., 1910, vol. 6, p. 1163.

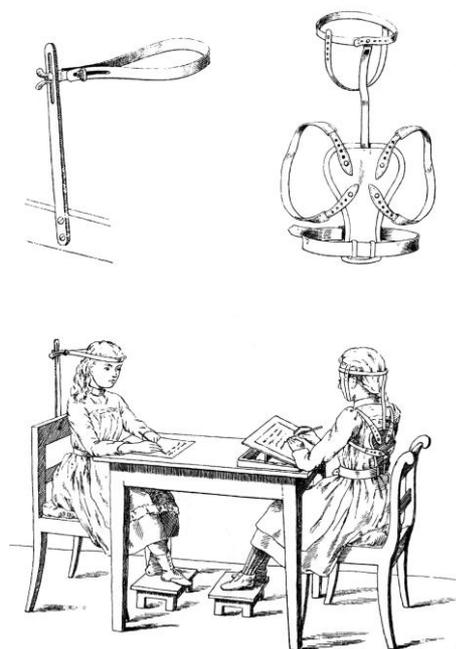
<sup>14</sup> Henri Lefebvre, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968 et 1972, p. 24.

<sup>15</sup> Aristote, *Éthique à Eudème*, II, 1224a 28-30.

<sup>16</sup> Laetitia Monteils-Laeng, « La valeur de l'enfant chez Aristote », *Archives de philosophie*, 2017/4, tome 80, p. 659-676.

déclaration : « Tous les enfants sont des nains<sup>17</sup>. » L'enfance est perçue comme relevant d'une anomalie ou de l'animalité dont il faut sortir par l'éducation.

Le psychologue Kaj Noschis constate : « De l'indifférence grecque et romaine à l'égard de l'enfance, nous avons traversé des siècles de *dressage* autoritaire. L'enfant devait être éduqué, conduit en dehors de son état primaire d'animal – ceci est d'ailleurs devenu sa représentation – vers celle d'un adulte qui raisonne<sup>18</sup>. » C'est cette même représentation de l'enfant qui influença Moritz Schreber, médecin et pédagogue saxon, qui a inventé au XIX<sup>e</sup> siècle toutes sortes de méthodes éducatives visant à soumettre les enfants par la manipulation mentale et le châtiment corporel, notamment l'invention d'un appareil pour empêcher les enfants de parler.



Il est l'inventeur des *schrebergarten* : jardins familiaux, destinés à la culture de potager en ville, mais aussi à l'exercice physique des jeunes gens. L'apparition des aires de jeu fermées, avec ou sans nature, est ainsi liée, en Allemagne comme en Amérique du Nord, à l'idée que l'enfant doit être dressé et soumis comme un animal.

Cette vision de la pédagogie, qui a été perpétuée dans de nombreux collèges et internats, a été mise en cause par la psychanalyste Alice Miller dans son ouvrage *C'est pour ton bien*. Elle y démontre comment ces humiliations refoulées sont à l'origine de nombreuses névroses : « Le mépris et la persécution de l'enfant dans toute sa faiblesse, ainsi que la répression de la vie, de la créativité et de la sensibilité en lui comme en nous-mêmes, s'étendent à de si nombreux domaines que nous ne les remarquons presque plus<sup>19</sup>. » Ainsi, l'enfant dont la volonté et la sensibilité ont

---

<sup>17</sup> Aristote, *Les Parties des animaux*, IV, 10, 686b 11.

<sup>18</sup> Kaj Noschis, « L'enfant urbain », *Architecture et comportement*, vol. 10, 1994, n° 4, p. 351 à 360.

<sup>19</sup> Alice Miller, *Am anfang war Erziehung*, Frankfurt am Mein, Suhrkamp Verlag, 1980. Édition consultée : *C'est pour ton bien* dans *L'Essentiel d'Alice Miller*, traduit de l'allemand par Jeanne Étoré, Paris, Flammarion, 2011, p. 75.

été détruites devient-il un adulte asservi qui reproduit à son tour cette éducation, entretenant de ce fait une sorte d'asservissement volontaire, propice aux idéologies basées sur l'obéissance de citoyens aliénés. Cette volonté d'impressionner le citoyen et d'asservir l'enfant s'exprime à travers le caractère monumental – aux allures de château – des premières écoles françaises au XIX<sup>e</sup> siècle,



comme celle de Hondschoote ou celle Vierzy.

Les corridors guident la circulation de façon univoque, sans offrir de point de vue plus large ou de parcours alternatif. Dans les salles de classe, l'installation de pupitres-bancs vissés au sol et accolés en bandes forme des barrières empêchant le mouvement. Ces pupitres sont tous orientés vers le bureau du maître, lequel est disposé sur une estrade, pour affirmer sa supériorité.



Avant la critique d'Alice Miller, quelques pédagogues et médecins, comme Maria Montessori, Célestin Freinet ou Janus Korzcak, ont identifié la pédagogie basée sur l'obéissance comme étant, en partie, à l'origine des relations violentes entre êtres humains. Ils ont développé un enseignement fondée sur le respect et l'expression de la sensibilité de chaque enfant, à l'égal des adultes. Le jeu, l'exploration sensible de l'espace et de la ville deviennent des modes d'apprentissage. L'architecture monumentale et figée des premières écoles ne permettait pas l'exercice de cette pédagogie dite *nouvelle* ou *active*. À l'image du château s'est substituée celle de la ville, avec les premières écoles pavillonnaires favorisant les déplacements d'un pavillon à l'autre, entre intérieur et extérieur. Une autre relation à la ville et à l'environnement a été mise en place

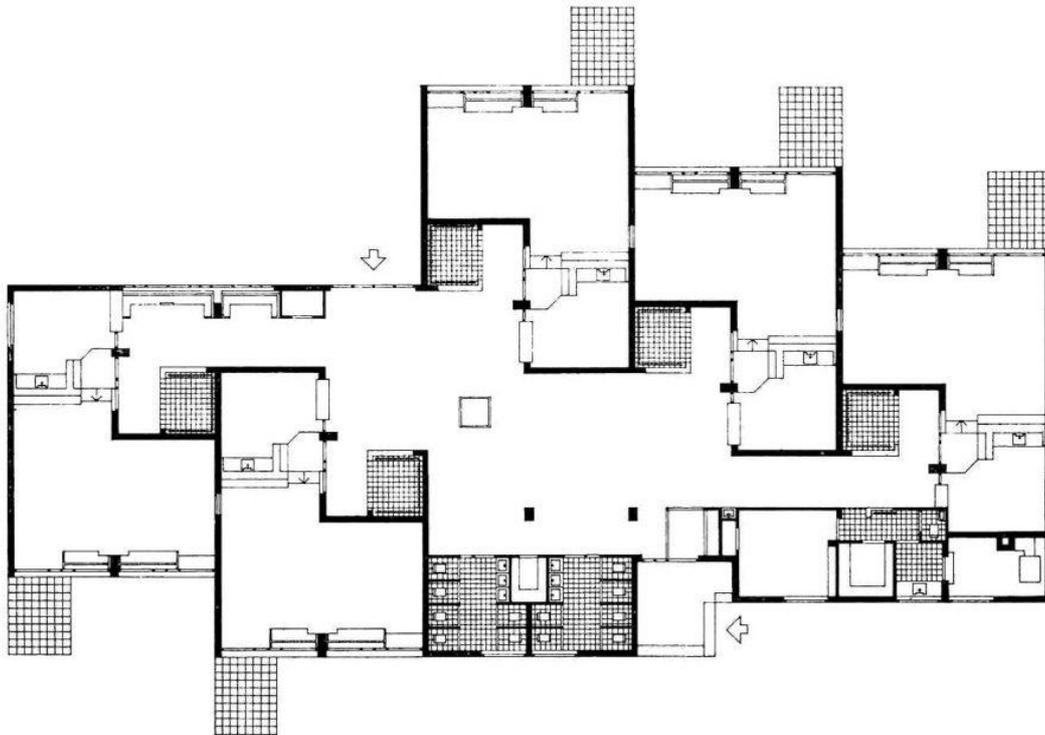
dans l'école en plein air d'Amsterdam conçue par Johannes Duiker en 1930 ou celle de Eugène Beaudouin et Marcel Lods à Suresnes.



L'ossature indépendante de la façade a permis l'ouverture totale de la façade vers l'extérieur et l'organisation libre des plateaux.

L'école Montessori de Delft, dessinée par Herman Hertzberger en 1960, est aussi organisée comme une petite ville composée de « maisons » disposées autour de « la rue d'apprentissage » pour favoriser les échanges et le jeu : d'un côté un podium peut se transformer en scène, de l'autre, un creux dans le sol rempli de tabourets amovibles permet des combinaisons infinies de figures. Les modules des classes s'ouvrent sur la « rue » par un « seuil » qui est aussi un lieu d'exposition. En forme de L, chaque classe est un lieu de vie incluant espace de travail, cuisine et sanitaire. La modularité de cette structure permet l'extension par ajout de nouveaux modules, accordant à l'évolution de l'école un processus comparable à celui d'une ville. (Photos 9 et 10)

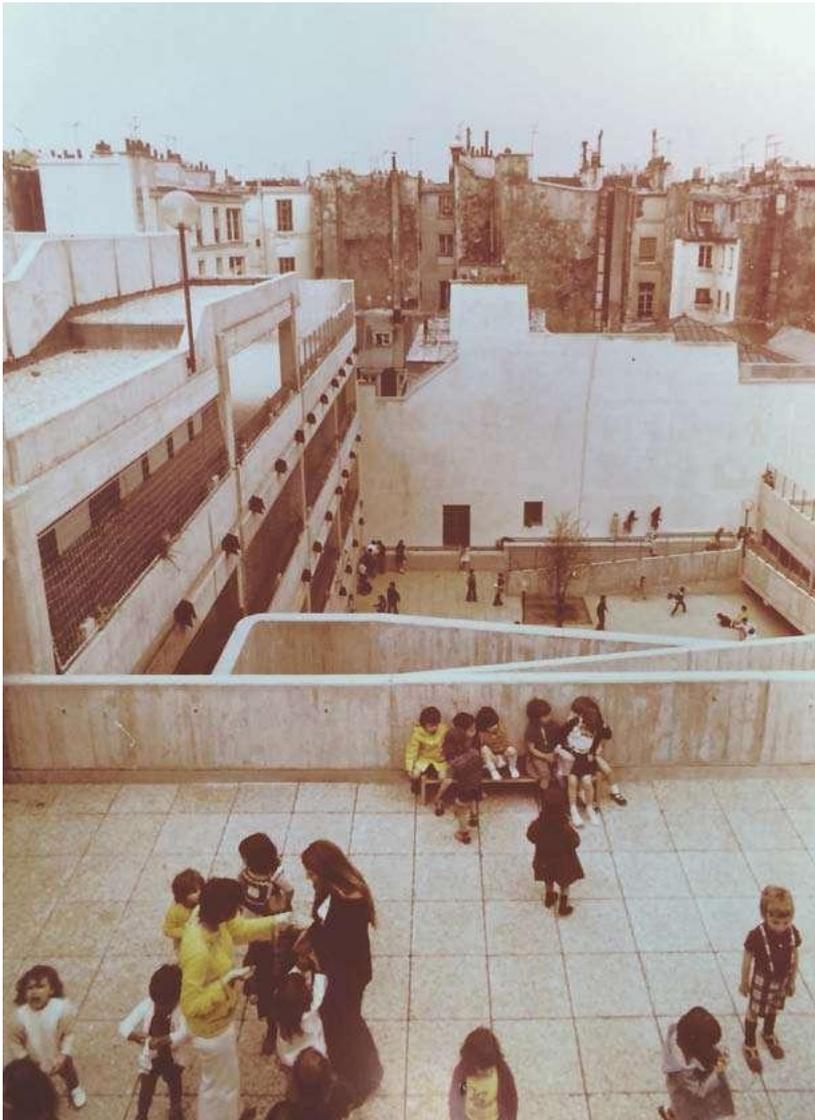




13

« Créer la maison des enfants comme une ville » était d'ailleurs l'intention majeure d'Aldo Van Eyck dans la conception de son orphelinat d'Amsterdam. Les modules ponctués de cours incitent au déplacement et favorisent les rencontres, comme dans un espace public. Dans l'école dite « aux aires ouvertes » de Saint-Merri, conçue par Alain Gamard, Daniel Lombard et Édouard-Marc Roux en 1974, l'absence de parois entre les classes favorise le déplacement libre, la rencontre entre élèves, professeurs ou parents. Au centre de l'école, une rampe relie les quatre niveaux et connecte les cours de récréation aux salles, conférant aux circulations le plaisir d'une

promenade architecturale ponctuée de vues sur le paysage urbain tout en distribuant différents



espaces.

Offrir à l'enfant la liberté du jeu et de l'exploration à l'échelle de la ville d'aujourd'hui est sans doute plus complexe qu'à l'échelle d'une école. À Paris, l'idée d'améliorer l'accès de l'enfant à la ville et ses espaces quotidiens existe, comme en témoigne le projet du « Paris des enfants », qui consiste à restreindre la circulation automobile dans les rues bordant une cinquantaine d'écoles, et à ouvrir leurs cours au public les jours sans classe. Jeux et plantations devraient animer ces cours après dépose du bitume. Cependant, les dix cours pilotes dites *cours oasis* ne semblent pas s'écarter de l'espace normé des aires de jeu. Par ailleurs les aménagements se résument souvent à l'installation de barrières, lesquelles ne transforment pas l'usage de la rue. Ainsi, devant l'école Saint-Merri, les barrières installées pour empêcher l'accès aux voitures peuvent être ouvertes par tous et, alors qu'il s'agit de l'école dont l'environnement proche est le plus pollué d'Île-de-France, la sortie de la voie souterraine des Halles débouchant devant l'école a été maintenue, tandis que celle devant la Samaritaine a été fermée. Il est vrai que pour compenser, la mairie a couvert une

partie de cette trémie afin de réaliser un grand parvis pour les écoliers, étrange parvis situé en balcon au-dessus d'une voirie particulièrement polluante.



Comment éviter de tels contresens ? Est-ce que le refoulement de notre enfant intérieur, ce mépris inconscient analysé par Alice Miller nous empêcherait de réellement favoriser l'enfant dans la ville ? C'est l'hypothèse avancée par Kaj Noschis<sup>20</sup> selon qui la voiture, symbole de l'homme victorieux sur le plan social est le « jouet de l'adulte ayant oublié son enfant intérieur [...] ». Ainsi, même dans son rôle de planificateur urbain, [cet adulte] aura tendance à ne pas se rendre compte de l'intérêt qu'il pourrait y avoir à casser la ségrégation entre groupes d'utilisateurs en diminuant la présence des voitures en ville. » L'obsession de la sécurité, qui engendre normes et labels et façonne le mobilier des aires de jeu standardisées et « la ville garantie<sup>21</sup> », ne dérange pas ce même adulte. Comme l'a analysé Marc Breviglieri, « l'architecte placé sous le patronage d'une telle inquiétude de garantie des choses se rend responsable d'anéantir précisément ce qui enchantait l'enfant dans la ville et du même coup de négliger la profondeur intime d'une conviction enfantine selon laquelle il faut jouer pour vivre bien<sup>22</sup> ».

Quelques projets urbains ont pourtant été motivés par l'intention d'offrir aux enfants une liberté de déplacement et de jeu dans l'esprit de la pédagogie active. L'un des projets précurseurs de ce

---

<sup>20</sup> Kaj Noschis, « L'enfant intérieur » Arch. & Comport. I Arch. & Behav., Vol. 8, no. 1, (1992) p. 64

<sup>21</sup> Marc Breviglieri, « L'enfant des villes. Considérations sur la place du jeu et la créativité de l'architecte face à l'émergence de la ville garantie », *Ambiances*, 2015, p. 16.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 17.

point de vue est celui du « plan de mouvement pour le centre de Philadelphie » dessiné dans les années 1950 par Louis Kahn<sup>23</sup>. Les voitures stockées autour du centre-ville dans de grands parkings silos n'occupaient plus tout le sol des rues où les piétons retrouvaient le plaisir de la marche et les enfants le plaisir du jeu. Comme Louis Kahn l'a dit dans ses conférences<sup>24</sup>, sa sensibilité à l'espace et à la société s'est construite pendant son enfance, lors de ses promenades solitaires dans les rues alors sans voiture de Philadelphie. Quarante ans plus tard, cette expérience était impossible pour ses propres enfants, et Louis Kahn s'est engagé auprès de Jane Jacobs pour défendre la rue comme lieu de vie sociale. À l'époque où les Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM) préconisaient la dissociation des modes de transport dans différentes voies, ce projet est resté utopique. La mixité des usages dans la rue a été expérimentée vingt ans plus tard à Delft par la création du *woonerf*. En effet, sous la pression des résidents qui demandaient le droit des enfants à jouer dans la rue, la circulation y a été réduite à 10 km/h. Cela a permis une extension des logements dans la rue devenue une *cour d'habitation* ou *woonerf* en néerlandais. Elles font écho aux *stoep* du XVII<sup>e</sup> siècle, plateformes surélevées au pied des maisons qui permettait le jeu des enfants, l'étalage des marchandises, la conversation et le repos sur des bancs accolés aux façades. Des *woonerven* ont été créés devant les écoles et de certains équipements publics. Leur mise en réseau avec les rues résidentielles rend possible le parcours des enfants sans adultes à travers la ville.

Dans le centre de Pontevedra en Espagne, cette expérience a été étendue à l'ensemble du centre-ville en y réduisant de 90 % la circulation automobile entre 1999 et 2019. Pour affirmer la reconquête du sol par les piétons, trottoirs et barrières ont été supprimés, laissant place à un sol unitaire de façade à façade, à l'image d'un salon en plein air. L'animation sociale a notamment été favorisée par l'ouverture des écoles sur la rue, devenue leur cour de récréation, et par l'interdiction des centres commerciaux en ville. Il a été possible de laisser les enfants se déplacer seuls dans la ville par groupes. Cette ambiance conviviale, ainsi que la baisse de la pollution de l'air de 65 %, a attiré de nouveaux habitants dans une ville qui en perdait auparavant.

Si à Pontevedra, la reconquête du sol de la ville par les piétons est cantonnée au centre-ville, qui est entouré de parkings, à Barcelone, le dispositif nommé *super-îlots* **permettrait** d'étendre cette reconquête à toute la ville. Ce dernier s'appuie sur la trame des îlots dessinée par Cerdà en 1860 qui, anticipant la circulation motorisée, prévoyait des voies de circulation de 20 à 60 mètres de large autour de chaque îlot de 400 m de côté. L'expérimentation en cours consiste à rassembler

---

<sup>23</sup> Bendicht Weber, « L'enfant : un impensé du travail de conception architecturale ? La trajectoire réflexive de Louis Kahn », *Métropolitiques*, 15 avril 2015.

<sup>24</sup> Louis Kahn, *Silence et Lumière. Choix de conférences et d'entretiens, 1955-1974*, Paris, Éditions du Linteau, 1996.

9 îlots de la trame Cerdà originale en un *super-îlot* à l'intérieur duquel la circulation est réduite à 10 km/h et réservée aux seuls résidents et services municipaux ou d'urgence. Les livraisons sont interdites le jour au moment où les enfants vont à l'école. La restriction des sens de circulation permet de libérer du flux automobile les quatre anciennes intersections viaires, les transformant ainsi en placette dont le sol est réinvesti par les citoyens pour accueillir divers événements de la vie de quartier : jeux, concerts et autres. En réduisant la circulation de 21 %, 60 % des rues anciennement dévolues aux voitures deviennent des espaces pour les citoyens<sup>25</sup>. Une dizaine de *super-îlot* ont été réalisés depuis 2016. Si cette transformation s'étendait à toute la trame Cerdà, la pollution aux particules fines à Barcelone **serait réduite** de 38 % et la pollution en général se situerait en-dessous des normes européennes<sup>26</sup>. Dans une première phase, c'est de la peinture au sol et des pneus de récupération qui dessinent les terrains de jeu de ballon, les marelles ou les labyrinthes. **(Photo 13)** Dans une seconde phase, le bitume devrait être remplacé partiellement par un sol vivant et les pneus par des meubles ad hoc.

Comment la réorganisation pérenne de l'espace public pourra-t-elle favoriser l'appropriation de ce dernier et la possibilité d'y jouer sans le figer ? Cette liberté de jeu a motivé trois expériences d'aménagement. Les 700 *playgrounds* conçus par Aldo Van Eyck entre 1947 et 1978 ont maillé la ville, donnant aux enfants une sorte de droit à la ville. En 1947, les aires de jeu étaient fermées et payantes. À la suite d'une demande des habitants d'un quartier pauvre d'Amsterdam, Aldo Van Eyck eut l'idée de transformer les friches générées par les bombardements, et d'inciter au jeu par l'installation de mobiliers minimalistes et modulaires en métal et béton se combinant différemment en fonction du contexte urbain. Selon Van Eyck, « la ville est elle-même aire de jeu. L'enfant se sert de tout ce qui s'y trouve [...]. La spécificité de ces aires de jeu est qu'elles n'appartiennent pas exclusivement à l'enfant<sup>27</sup>. » L'abstraction du mobilier permet en effet différents usages, ainsi une barre fixe se prête à une assise ou devient un support d'acrobaties. Un dôme d'escalade surmonté d'une bâche devient tente. À l'opposé, « une girafe ou un éléphant en métal paraît ridicule, même dans un jardin d'enfants. La forme dicte à tel point la construction que l'on y perd le jeu pur<sup>28</sup> ». **(Photo**

---

<sup>25</sup> « Des super-îlots, le plan de Barcelone pour rendre la rue aux habitants », dans « Rue de l'avenir 40 ans », <https://rue-avenir.ch/themes/rues-apaisees/quartiers-sans-voitures/barcelona/superilots-sans-voiture/>.

<sup>26</sup> Florence Bourquin, « La Reconquête de Barcelone, la ville construite autour du piéton », POP 2019, projet n° 1.4.1.1, *Adens*, juillet 2020, p. 6. Les notes et actualités de l'urbanisme sont consultables sur le site de l'Adens [www.adens.org](http://www.adens.org).

<sup>27</sup> Aldo Van Eyck, *Anthologie. Aires de jeux d'artistes*, op. cit., p. 99.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 101.



14) Van Eyck

conclut sa conférence de 1962 sur ses *playgrounds* par l'idée que des jeux issus de l'initiative des enfants et des citoyens, fabriqués par eux, seraient les plus propices au plaisir des enfants et pourraient être entretenus par ces derniers<sup>29</sup>. L'expérience des *terrains d'aventures* a justement consisté à laisser les enfants fabriquer eux-mêmes leur espace de jeu. En 1947, le paysagiste Carl Theodor Sørensen a observé des enfants construire spontanément et avec enthousiasme toute sorte de jeux avec les résidus d'un chantier à Copenhague. Il proposa alors aux pouvoirs publics d'investir différentes friches boisées et sauvages pour permettre aux enfants les moins favorisés de construire cabanes et jeux, de cultiver le sol et de jouer dans les arbres. L'assistance d'un animateur et de matériaux de récupération était seule nécessaire à l'existence de ces ateliers en plein air. Comme l'a décrit Gilles Raveneau, « ces terrains offrent à l'enfant la possibilité d'expérimenter le jeu comme mode de fabrication de l'espace et même s'ils sont rarement ouverts sur la rue, ils suscitent des relations sociales entre enfants d'âges et d'horizons divers par l'activité de *coconstruction*. Ils favorisent le développement de l'autonomie des enfants, leur droit d'agir, d'expérimenter et de prendre des risques<sup>30</sup>. » Ces terrains d'aventures ont été exportés en Angleterre, en Allemagne puis en France dans les années 1970, mais, dans ce dernier pays, la pression immobilière et les réglementations sécuritaires ont mis fin à leur existence à la fin des années 1980. À Berlin, dès 1983, ces terrains ont inspiré la transformation des cours d'école en jardins sauvages autogérés et ponctués de jeux construits par les enfants. Terre, sable, eau et végétal sont à la disposition des enfants. La végétation n'y est pas seulement décorative : les

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>30</sup> Gilles Raveneau, « Des terrains d'aventure du passé/pour l'avenir », *Sud volumes critiques*, n° 4, 2020.

enfants y cultivent potagers et vergers et les arbres peuvent être des supports d'escalade. Le projet Grün macht Schule géré par la ville de Berlin a permis le réaménagement et l'ouverture au public hors temps scolaire de 500 cours d'école.

Les projets présentés ci-dessus ont été conçus afin d'offrir à l'enfant l'expérience d'une liberté dans le parcours et le jeu. À l'échelle de la ville, une telle liberté suppose, au préalable, la reconquête du sol par le piéton face à l'automobiliste, comme cela a été expérimenté à Pontevedra et à Barcelone dans les *super-îlots*. Outre les alignements d'automobiles, ce sont aussi clôtures, barrières, bornes et bordures, tout le mobilier entravant le parcours et obstruant le champ de vision des enfants qui serait appelé à disparaître. L'espace de la rue pourrait par ailleurs s'affranchir de la géométrie et de la symétrie liées aux logiques de la circulation automobile, et se tourner davantage vers la topographie, les arbres et le mobilier dont la disposition suscite une liberté de mouvement. Le bitume ne serait alors plus le principal matériau du sol de la ville : revêtements poreux et végétation pourraient qualifier la rue, l'intégrant à un système de parcs continu où l'air deviendrait respirable. Comme Van Eyck l'a expérimenté au cours de trente années de conception d'aires de jeu à Amsterdam, les éléments de jeu doivent pouvoir accueillir des citoyens de tous âges ; pour cela, une certaine abstraction dans leur dessin et l'attention au contexte urbain est nécessaire. Une telle libération du sol rend possible une nouvelle relation entre l'espace public et les bâtiments qui le bordent : comme à Pontevedra, l'école peut s'ouvrir sur la rue, cette dernière devenant cour de récréation pour un temps. Dans tous les lieux où les enfants attendent avec leurs parents, un espacement ou seuil pourrait être ménagé où les enfants auraient le droit de jouer. Ces transformations de l'espace urbain pourraient inciter à une nouvelle attention à l'enfant et à de nouveaux usages. Au regard de leurs conséquences positives sur la transition écologique et sociale, certains élus pourraient favoriser leurs réalisations, mais dans une société fondée sur le capitalisme, où chaque mètre carré doit être rentabilisé et où la circulation automobile garantit la croissance<sup>31</sup>, est-il possible de créer des spacings sans fonction pour des citoyens non productifs ? Les instances au pouvoir ne préfèrent-elles pas au jeu libre, accessible à tous et gratuit, les formes figées du divertissement privatisé et payant, en complément d'une éducation autoritaire et confinée, autant de lieux où l'enfant s'habitue à être *contrôlé* et *dominé* ? Cet espace social de la rue où des personnes d'horizons et d'âges différents vivent ensemble doit-il être relégué à la campagne dans des zones autogouvernées où des « communautés pourraient expérimenter d'autres formes de vie sociale et économique hors du

---

<sup>31</sup> Le Corbusier, « L'automobile a fait les affaires et les affaires développent l'automobile, sans limite prévisible », *Urbanisme, op. cit.*, p. 167.

capitalisme<sup>32</sup> » comme l'a suggéré Alain Damasio ? Ou bien peut-on espérer qu'à l'initiative d'associations, des terrains d'aventures, des rues aux enfants et des cafés associatifs<sup>33</sup> se façonnent des espaces où le jeu, le dialogue et la créativité sont accessibles à des personnes d'âges et d'horizons sociaux différents, entraînant une transformation plus ample de la ville et de la représentation de l'enfant, mais aussi de notre liberté ?



---

<sup>32</sup> Alain Damasio, article paru dans *Le Monde*, le 30 avril 2020.

<sup>33</sup> Le Cafézoiide, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement à Paris, accueille les enfants des logements sociaux alentour et ceux de milieux plus favorisés avec leurs parents pour toutes sortes d'activités.

## Légendes

- 01 : Helen Lewitt, une rue de New York vers 1940, terrain de jeu des enfants.
- 02 : La rue, espace d'altérité.
- 03 : Premiers playground aux États-Unis, clôturés par rapport à la rue.
- 04 La discipline impose l'immobilisation des corps dans l'école française du XIX<sup>e</sup> siècle.
- 05 La machine à empêcher l'enfant de parler inventée par Moritz Schreber.
- 06 L'école « château » de Vierzy.
- 07 École pavillonnaire en plein air de Suresnes Marcel Lods et Eugène Baudoin.
- 08 École en plein air d'Amsterdam conçue par Duisker.
- 09 Plan de l'école Montessori à Delft, conçue par Hertzberger.
- 10 Jeu dans la rue intérieure de l'école Montessori à Delft, conçue par Hertzberger.
- 11 Terrasse et rampe de l'école Saint-Merri à Paris.
- 12 Le nouveau « parvis » de l'école Saint-Merri à Paris, 2021.
- 13 Jeu sur le sol des rues dans les super-îlots de Barcelone.
- 14 Aire de jeu réalisée par Aldo Van Eyck à Amsterdam.
- 15 Terrain d'aventures de Notting Hill, Londres, 1965.

**Laure Ribeiro** est paysagiste et architecte, elle a travaillé au sein de grandes agences d'urbanisme et de paysage comme l'atelier Ruelle, l'atelier JAM et AREP. Elle a enseigné à l'école d'architecture de ParisLa Villette et enseigne en tant que maître de conférences associée à l'école d'architecture de Grenoble. Elle commence une recherche sur le droit à la ville et au jeu pour l'enfant.

## Abstract

L'enfant vit en marge de la cité : il ne s'y déplace pas seul, ne joue pas dans les rues, mais dans des espaces confinés et stéréotypés qui formatent ses mouvements et sa perception. Pourtant, l'interaction avec l'environnement et la liberté de déplacement, comme la possibilité de partager le même monde que celui des adultes sont indispensables à son épanouissement. Les causes de ce retrait de l'espace public de la rue sont-elles seulement liées aux risques d'agressions ou d'enlèvements et aux dangers que représentent les voitures ? Quelles sont les causes de cette obsession sécuritaire autour de l'enfant ? Derrière les peurs des dangers de la ville pour l'enfant, n'y a-t-il pas une peur inavouable de l'enfant lui-même, cet être qu'Aristote qualifiait d'« anomalie » ? La mise à l'écart de l'enfant dans la cité n'est-elle pas le symptôme d'un rejet de ce dernier en ce qu'il incarne d'interrogation, d'ouverture et de liberté ? Ainsi, les sociétés autocratiques comme celle de Sparte ont-elles prôné l'embrigadement de l'enfant et sa mise à l'écart du monde. Dans *Le Meilleur des mondes*, Aldous Huxley dépeint une société autoritaire où les enfants sont produits par des machines, vivent dans un monde parallèle à celui des adultes et sont conditionnés pour accepter la classe sociale pour laquelle ils ont été fabriqués. À l'opposé de ces modèles, une cité démocratique ne devrait-elle pas favoriser l'épanouissement d'un enfant libre et indépendant, comme Janus Korczak ou Alexander Neill l'ont affirmé il y a plus d'un siècle ? Qu'en est-il de la liberté pour l'enfant de parcourir et d'habiter la ville ? Les diverses initiatives à l'œuvre, notamment à Paris, sont-elles à la mesure de cette question ?